

Bonsoir à tous et à toutes, Hors-Champs ce soir en compagnie de Patrick Autréaux

— Ça existerait donc, ce fameux, mot de vocation, d'être médecin, Patrick Autréaux ?

— Je suis méfiant envers le mot de vocation, mais finalement, on peut croire qu'il a une réalité, peut-être pas au sens d'une voix clairement entendue qui vous appelle et qui vous dit : *tiens fais, tiens lis* mais d'un appel qui est plus un appel profond de tout l'être qui pousse, qui est plus une poussée qu'un appel, en fait.

— Ça c'est fait dès l'enfance ?

— Oui, autant, vraiment aussi loin que je me souviens, comme on dit, c'était la médecine, mais la médecine dans ce qu'elle avait de plus générale, de plus universelle. Beaucoup plus tard, vraiment beaucoup plus tard, j'ai découvert un texte de Philon d'Alexandrie sur l'ascète des thérapeutes qui était un groupe d'ascètes religieux juifs qui se rassemblaient autour d'Alexandrie, qui étaient des thérapeutes qui prenaient soin de l'être, à la fois des gens qui venaient vers eux pour être écoutés et soignés et pris en charge dans leur douleurs et leurs souffrances d'une manière complète mais aussi de l'être dans ce qu'il a d'invisible, dans ce qu'il est de plus dans le monde, en fait.

— Et c'est ça qui vous intéressait ?

— Et c'est ça, oui, c'était, c'était la médecine mêlée au jardin, à la nature, c'est prendre soin du **lien** en fait qui unit tous les gens que je côtoyais quand j'étais enfants, les miens et beaucoup plus tard, à l'hôpital, la conscience que prendre soin de chacun, c'était aussi leur permettre de prendre soin de leurs relations aux autres. Ça c'était une dimension moins directement médicale parce qu'on ne nous l'apprend pas mais fondamentale dans la manière dont je voulais travailler et naturellement, la littérature, l'écriture, elle est elle s'inscrit là, dans cette ambition-là.

— Vous aimez les urgences, vous aimez cette ambiance électrique, vous aimez vous affronter à ces prises de risques, vous aimez aussi prendre en charge des inconnus qui sont dans une détresse totale et on sent qu'il y a à l'intérieur de vous une sorte de prise en charge des autres pour ne pas vous préoccuper de vous-même ?

— Disons qu'il faut quand même se préoccuper de soi-même sinon, on ne prend pas les autres en charge. M'accomplir moi-même par le biais de l'écriture et de la littérature, c'est une manière de pouvoir mieux aider les autres à s'accomplir eux-mêmes. Ça, ça me semble être une tâche qui me pousse, voilà, c'est ce qui me pousse vraiment qui rejoint ce que je vous disais sur le, sur le prendre soin de la relation, de ce lien entre les gens.

J'ai fait avant la publication, avant l'acceptation du premier livre, j'ai fait un rêve : j'étais dans un Préfecture c'était la guerre avec des gens et un guide et on traversait des combles. Et puis le guide me fait sortir, j'obtenais mon visa et je me retrouvais dans une sorte de cloître avec de très belles roses, c'était magnifique et aussitôt, est venue la pensée qu'il restait tous les autres qui étaient dans les combles, qu'il fallait que je retourne là-bas pour les aider. La littérature, c'est ça, ça représente ça pour moi.

— Nos auditeurs l'ont donc compris, vous êtes médecin, urgentiste, vous êtes aussi écrivain, vous avez écrit deux livres tout à fait remarquables et qu'on ne peut pas lire sans avoir des larmes qui viennent aux yeux. Le premier s'intitule d'ailleurs *Dans la*

vallée des larmes, le second s'intitule plus sobrement *Soigner*, et on a l'impression en vous lisant Patrick Autréaux que votre parcours est comme l'accomplissement d'un destin, vous avez décidé très jeune de devenir médecin et puis vous-même, vous êtes devenu malade et vous êtes passé telle Alice, de l'autre côté du miroir. Nous allons écouter Robert Pinget qui va lire des extraits de *Conseils A Un Jeune poète* de Max Jacob.

— *J'ouvrirai une école de vie intérieure et j'écrirai sur la porte : école d'art.*

*Le résultat premier de la vie intérieure est de nous rendre perméable.*

*Un poète imperméable ne fera que des œuvres superficielles.*

*Maturité : une œuvre mûrie devient sérieuse, une œuvre mûrie trouve d'elle-même son commencement, son milieu et sa fin.*

*Un style mûri prend sa densité comme l'œuf prend de la consistance sous la poule.*

*Un mot doit être aussi mûri qu'une œuvre entière surtout l'épithète.*

*Rien de plus triste de plus pesant que les idées, elles sont toutes de Monsieur Prudhomme ou de Monsieur Omet. Elles cessent d'être des idées si vous les ressentez à mort, si vous les ressentez avec passion, avec expérience, si vous les transformez en sentiments.*

*Pour éviter le style descriptions scientifiques, variez avec soin votre syntaxe d'une phrase à l'autre.*

*Je faisais jadis collection de formules syntaxiques, on n'en a jamais assez à sa disposition. La richesse du style est là, son naturel est là, son intérêt, son amusement est là. Si vous n'êtes pas blessé par l'extérieur, ou réjoui par l'extérieur jusqu'à la souffrance, vous n'avez pas la vie intérieure. Et si vous n'avez pas la vie intérieure, votre poésie est vaine.*

— Vous écoutez intensément donc ce texte que vous connaissez par cœur et dont vous parlez dans votre livre, Patrick Autréaux, qu'est-ce que la vie intérieure ?

— (silence) Je sais pas, (rire) je sais pas, parce que c'est tout, en fait, c'est comme l'amour, on ne sait pas ce que c'est parce que c'est tout, et Max Jacob, enfin les *Conseils A Un Jeune poète* qui sont aussi des conseils à un jeune étudiant en médecine parce qu'il les a écrits, je crois pour Edmond Jabès qui était étudiant en médecine à l'époque. Alors, je les ai découverts, assez jeune, je devais avoir 16 ou 17 ans, j'avais fait une retraite à Saint Benoît sur Loire. Et je ne connaissais pas Max Jacob, j'étais intrigué par une plaque commémorative dans la basilique enfin dans l'abbatiale, et j'avais acheté à la librairie ses *Conseils* qui m'ont accompagné tout au long de ces années de formation, de jeunesse, et donc ce qu'il dit du mûrissement, des idées, de la collection des formules syntaxiques, de l'importance de la richesse syntaxique, ce sont des choses qui sont tellement mien que je ne sais pas si je pourrais les réciter par cœur mais en tout cas, c'est ma chair, ce texte de Max Jacob.

— Vous devenez un étudiant en médecine très brillant, vous passez tous les examens, vous entrez dans l'internat et puis ensuite dans la pratique médicale, vous allez vers les urgences, vers le brutal, vers l'extrême toujours, on a l'impression que vous êtes porté dans votre vocation de médecin vers ce qui vrille, ce qui peut vous faire descendre à l'intérieur de vous et en tout cas vous opposez, tenir bon face à des situations très, très difficiles et puis un jour, et là je vous cite :

*J'allais avoir trente-cinq ans lorsqu'on a découvert que j'étais atteint d'un cancer...*

*C'était le début de l'été, une canicule s'annonçait, l'air poissait, le monde allait s'ouvrir. On me menait vers une vaste étendue, l'avenir je crois, où il était difficile d'avancer. Il y avait des brancards partout, des vieillards haletaient dans les couloirs,*

*les infirmières recouvraient des corps, certains s'éventaient en geignant et on entendait rouspéter les uns et les autres parce que la climatisation était en panne.*

— Du coup, vous vous retrouvez de l'autre côté. Et vous écrivez :

*Rangé sur un brancard à attendre, je n'attendais plus rien. Je savais.*

*Après quelques heures on m'a transféré dans un autre service, dans une autre chambre. Jamais l'hôpital ne m'avait paru être, si irrécusablement, cette porte au fronton de laquelle est écrit : lasciate ogne speranza, voi ch'intrate. Vous qui entrez, abandonnez tout espoir.*

— Et vous écrivez cette phrase absolument incroyable Patrick Aurtéaux :

*Je **me** laissais derrière moi.*

— (hésitations) C'est difficile de . Être médecin, c'est avoir une certaine conscience objective de ce qu'est le corps humain, ce qu'est la maladie, de ce qu'est non pas la souffrance mais la souffrance telle qu'on l'observe, parce qu'il y a une observation objective de la souffrance et il y a toute la dimension subjective effroyable, poétique de la maladie que les médecins ne connaissent pas si ils n'ont pas été malades, et qui rejoint un peu l'incompréhension qui peut y avoir dans la correspondance entre Rivière et Arthaud, par exemple et cette expérience du trauma initial, pas tant de la maladie que du trauma initial, de l'annonce en fait de la maladie, m'a brusquement mis sur une crête qui était une crête entre deux abîmes : l'un, un versant qui était le versant de la maladie telle qu'on la comprend, telle que je la connaissais en imaginant le soin parce qu'on m'expliquait tout parce que je voulais tout savoir, je voulais garder à tout prix les yeux grands ouverts me disant puisque au début le pronostic était assez défavorable

— Très défavorable

— Très défavorable parce que j'étais prêt, on me condamnait, enfin du moins je l'entendais comme ça, donc je voulais à tout prix mourir vivant, je voulais regarder techniquement, difficile quand même d'abandonner cette dimension d'objectivité de médecin, de connaissances, c'est quelque chose dont je me suis toujours méfié c'était du flou et du rêve je pense que la grande poésie et du rêve, enfin celle que j'aime, elle est à la fois mêlée d'une très grande connaissance concrète et en même temps de cette dimension de l'invisible, donc que je tenais à cette objectivité et en même temps il y avait ce versant beaucoup plus sombre et plus impalpable de ce que j'allais faire de cette expérience de la maladie et de ce que l'expérience intérieure de la maladie allait m'apporter, donner naissance, je ne sais pas ou me faire mourir, j'en sais rien mais là je ne savais rien, c'est vrai je ne savais pas l'inconnu et se laisser derrière soi-même c'était aussi quelque chose que l'on ne peut pas choisir et en même temps je savais pour avoir lu à la suite de Max Jacob beaucoup d'écrits de mystiques, qu'il ne pouvait y avoir d'expérience intérieure totale si on peut dire ce mot qui n'a pas très bien de sens, mais extrêmement profonde, que dans ce lâcher prise qui n'est pas volontaire, qui est vraiment d'être happé, d'être dépossédé de soi, de sa vie, de tout.

— À cause de la chimiothérapie et de la perte d'énergie que vous décrivez très bien, c'est-à-dire qu'une fois qu'on vous donne ce diagnostic qui est très défavorable, on vous a condamné mais on vous a quand même donné, donc il y avait quand même une lueur d'espoir ?

— oui

— Sinon, on vous aurait dit : vous allez mourir, c'est même pas la peine d'essayer de soigner puisque ce terme est très important **soigner**.

— En fait ce qui s'est passé, ce n'est pas vraiment une erreur de diagnostic de départ, un mauvais pronostic de départ, c'était un diagnostic surestimé en mal et au bout d'une dizaine, quinzaine de jours, le diagnostic final est tombé qui était toujours très sévère mais beaucoup plus rassurant que le diagnostic initial et donc on m'a proposé une chimiothérapie en me disant il y avait des chances de guérison.

Donc, là, la maladie, la chimiothérapie, je ne l'ai pas vécue comme beaucoup de gens le vivent comme une horreur, l'effroi, l'angoisse, et non pas parce que je savais étant médecin mais parce que je savais que c'était la porte de sortie, la porte de l'espoir. Donc j'ai tout accepté à partir de ce moment-là, c'était : *faites ce que vous voulez, c'est très bien et puis allons*. Et puis commençait évidemment un autre chemin c'est ce chemin de la maladie, le chemin d'après mais ce qui m'a semblé le plus fort dans cette expérience les premiers temps, parce que j'ai été laissé sans espoir, vraiment, et beaucoup plus tard, j'ai découvert un texte de Blanchot qui s'appelle, *L'instant de ma mort*, qu'il a écrit assez tard dans sa vie, qui décrit un moment nodal de sa vie intérieure et puis de son oeuvre où il s'est retrouvé lui aussi concrètement devant les fusils nazis finalement épargné au dernier moment, sauvé au dernier moment et les quelques secondes qui séparent le moment où on lui demande d'aller vers le mur où il va être fusillé, il décrit cette absence, cette levée du temps, cette profondeur du temps et en même temps cette immense compassion qu'il éprouve pour l'humanité souffrante. Et dans ces moment-là, je ne sais pas si consciemment je me disais ça mais j'ai retrouvé ce sentiment-là qui m'habite depuis, qui m'a jamais quitté depuis.

— Nous allons écouter la voix d'Edmond Jabès qui va parler de la résistance qu'oppose les mots, c'était dans un entretien du 23 mai 1975.

*Les mots sont à la fois l'obstacle et la possibilité qui nous est donnée de franchir l'obstacle, je veux dire, que du fait même qu'ils sont l'obstacle, ils sont le seul moyen pour nous de les franchir. On ne peut abattre l'obstacle que constitue les mots qu'en les traversant, qu'en y effectuant une trouée, une percée. Tout chemin d'écriture est un chemin dans l'obstacle. En d'autres termes, l'obstacle demeure mais nous l'avons traversé. Alors, me direz-vous, le dernier livre auquel vous avez donné pour titre : Le point, alors que vous aviez cru vous débarrasser des mots alors, ce dernier livre enfin ce point, qu'est-ce que c'est, qu'est que c'est ce point ? C'est peut-être le trou.*

— Je vous vois sourire en entendant la voix de Jabès, le trou.

— Le point et le trou. Je pense à une autre image que donne Jabès, à propos du i, le comparant l'homme à un i, un homme debout qui tend vers un point. Jabès, et ça c'est la citation de Jabès dont je me souvenais à l'époque : *le feu n'est pas le feu s'il ne « nous » a pas brûlé*. Jabès c'est... C'est Max Jacob, c'est le désert aussi, c'est le désert et c'est la bible et c'est aussi la Shoa et *Dans la vallée des larmes*, le désert, la bible, la Shoa, l'obstacle, le feu, le point, le trou, tout est là.

— Vous écrivez *Dans la vallée des larmes* :

*De quoi exactement avais-je fait l'expérience ? Je suis bien en peine de le dire. La peur, la volonté, tout désir était suspendus ; je subissais un vide qui m'emplissait totalement. Jamais je n'ai cru — et je ne le crois toujours pas — qu'une transcendance, une altérité radicale firent irruption alors. C'était plutôt une vision traumatique. Je venais de me heurter contre une obturation indépassable comme lumineuse, qui éclipsant mon moi en avait effacé les frontières sans en annihiler la présence. En ce lieu intérieur, j'avais éprouvé une unité inattendue dans la vision d'un moi sans moi. C'était comme un baiser de ma conscience rassemblée — un*

*baiser de l'éternité ou d'adieu peut-être ; et puisque je n'étais pas mort, je devais appartenir à la communauté des deux fois nés.*

— Deux fois nés, ça veut dire Patrick Autrèaux que vous étiez mis au monde lors de votre naissance ensuite vous avez eu cette vie d'enfant, d'adolescent, de médecin et puis ensuite cette suspension, cette suspension, ce ravissement au temps et au monde et ou finalement vous êtes rentré dans une grotte où vous avez rassemblé vos forces même si vous n'en n'aviez plus physiquement, on a l'impression que le psyché peut rassembler un être qui n'a plus que la peau sur les os ?

— oui, la seconde naissance, c'est aussi une allusion à l'entretien avec Nicodème et l'évangile, enfin l'évangile de Jean : C'est la naissance par l'esprit mais un esprit qui n'est pas de l'ordre des idées comme dit Max Jacob, qui est d'un esprit qui devient un esprit pleinement soutenu par un corps, donc c'est un psyché, une psyché, un psychisme qui est profondément incarné, qui est comme la montagne sur un socle, une terre dont on espère qu'elle sera solide pour accompagner cette poussée.

— Et vous, vous avez l'impression qu'une fois la première chimiothérapie terminée, qui a été très, très dure, vous le racontez, très dure pour vous mais très dure aussi dans le regard des autres notamment dans le regard de votre compagnon qui habite aux Etats Unis mais qui dès l'annonce de votre maladie va venir vous rejoindre à Paris et va vous accompagner. Et un moment vous avez une scène où vous êtes allongé dans votre lit, vous ne pouvez rien faire d'autre que de rester immobile et prostré et vous allez fermer un rideau dans votre chambre et votre compagnon traverse la chambre à ce moment-là et vous voyez dans le regard de votre compagnon que vous n'êtes plus celui que vous étiez, que vous êtes un autre, mais cet autre vous ne savez pas qui il est. Vous ne vous regardiez plus à ce moment-là ? Vous ne saviez plus qui vous étiez ?

— Non, non,

— Vous ne vous regardiez pas dans une glace ?

— Cette scène, c'était un reflet, en fait. J'ai vu le reflet, j'ai vu mon reflet et son regard en même temps donc il y avait cette dimension indirecte du reflet qui me permettait de mieux voir ce que lui voyait brusquement et la surprise aussi puisque souvent la personne qui accompagne un malade ou quelqu'un qui est en chimiothérapie, ne montre pas sa propre souffrance, la garde, c'est d'ailleurs une position intenable, difficile quand on aime quelqu'un de souffrir terriblement et aussi de ne pas pouvoir se confier à celui qui est malade puisque lui-même est dans une grande souffrance. La chimiothérapie, la maladie, quelle qu'elle soit grave quand elle vient dans un couple, quand elle ne sépare pas le couple puisqu'il y a ces situations-là mais quand elle rend plus solide le lien, elle rapproche terriblement. Je crois que l'on n'a jamais été aussi proche l'un de l'autre, on n'avait jamais été aussi proche l'un de l'autre qu'à ce moment-là et dans le même temps, elle nous séparait comme irrémédiablement et c'est ce paradoxe qu'on vivait tant bien que mal.

— Vous, vous croyez sauvé, vous êtes le Dieu du monde, vous parcourez les océans, les déserts, vous avez tout à coup une sorte de surpuissance à la fois physique, psychique, sexuelle, vous voulez dévorer le monde, et un jour des médecins vous disent qu'il y a des taches bizarres, donc vous qui vous croyez sauvé, vous voilà reparti en arrière dans cette espèce de grotte, oui, je n'ai pas d'autre mot, quand on vous lit, on a l'impression que vous étiez dans une grotte, pendant toute cette période-là, et dans cet état d'incertitude, d'angoisses terribles, vous rencontrez un garçon avec qui vous faites l'amour et ce garçon, vous lui confiez

que vous êtes dans cet état d'angoisse et que vous allez peut-être rechuter et après l'amour, ce garçon a cette phrase absolument incroyable, il vous crie, il vous hurle, il en est certain, que vous êtes sauvé ! Qu'est-ce qui s'est passé dans cette nuit d'amour ?

— Ah si je savais ! (rire) Avoir rencontré quelqu'un qui a brusquement une sorte de perception, de voyance,

— De chamane

— Oui, voilà, de chamane et qui disait, qui disait cette phrase mais il ne la disait pas d'une manière rassurante comme on pouvait me le dire par ailleurs, je sentais que sa voix était autre, que quelque chose d'autre passait par sa voix. Ce que c'était, évidemment je l'ignore, mais l'effet, en tout cas, était là, c'est que sa voix, cet autre dans la voix m'a apaisé et même si ensuite l'angoisse revenait de temps à autre, y avait cet apaisement qui est venu à ce moment-là, de ce garçon que j'appelle toujours un petit sorcier !

— L'incroyable, c'est qu'il avait raison !

— C'est qu'il avait raison.

— Vous évoquez aussi la lecture qui a été déterminante pour vous de Fritz Zorn, *Mars*. Nous allons écouter un extrait de ce texte absolument remarquable. Si des auditeurs et des auditrices n'ont pas encore lu ce texte, je les supplie de le lire parce que c'est un texte fondamental de l'histoire de la littérature contemporaine et nous allons entendre un extrait par Jean-Quentin Châtelain.

*Au commencement le monde, Adam a éprouvé le besoin de nommer tous les animaux et de dire : toi tu es le tigre et toi tu es l'araignée et toi tu es le kangourou). De même à chaque coup qui me transperce le cœur, j'éprouve le besoin de dire : toi tu t'appelles ainsi et toi tu t'appelles ainsi et toi tu t'appelles ainsi. Ma vie est faite avant tout de malheur. Mon malheur consiste en cela que je ne peux pas être ce que je veux. Il consiste en ce que la majeure partie de mon moi, n'est pas du tout moi-même mais quelque chose qui m'est étranger, qui se montre hostile à l'égard de mon moi-même et menace même de dévorer et d'anéantir ce moi-même De ma personne, presque tout a été programmé mais il n'y a pas que cela, je ne suis pas seulement le produit mathématiquement calculable de l'ordinateur infernal qui m'a fabriqué, je suis encore quelque chose de plus et ce quelque chose je ne le hais pas, il n'est pas programmé, il n'est pas assujéti, pas dégénéré. Il est au contraire nouveau et important. Découvrir quelle dernière petite part de mon moi qui n'a pas été empoisonnée par mon passé, c'est cela l'objectif de ma vie.*

— Alors, il faut que vous nous expliquiez comment Fritz Zorn vous a nourri et restituer ce que fait Fritz Zorn. Fritz Zorn est un jeune homme d'origine suisse qui est atteint du cancer, il sait que ce cancer n'est pas guérissable, et il écrit ce texte d'une seule coulée, comme pour affronter la mort ou pour mieux s'y préparer et en même temps, il fait son auto analyse et son auto critique à l'intérieur de ce texte puisqu'il nous dit en somme à nous lecteurs, que s'il est atteint par ce cancer, et s'il va mourir si jeune, c'est parce qu'il a accepté la domestication sociale de cette grande bourgeoisie à laquelle il appartenait. Il n'a jamais trouvé sa place dans le monde, il ne s'est jamais révolté donc il nous dit et vous nous dites, Patrick Autréaux, que peut-être, peut-être, le cancer, c'est aussi une acceptation de sa propre individualité ?

— J'ai un rapport ambivalent au texte de Fritz Zorn. Il a été fondamental, je l'ai lu pendant que j'étais malade, je connaissais pas, enfin, je connaissais ce texte de

nom, mais je ne l'avais jamais lu et en le lisant j'ai eu envie d'écrire contre lui. Ce qui me gênait dans la lecture de Zorn, c'était toute cette dimension de prédétermination et la cohérence de sa lecture rétrospective, le lien de causalité qu'il établissait entre sa vie passée et sa maladie, c'est quelque chose qui me gênait, qui me gêne toujours. Ça me gênait parce que ça me sentait enfermer quelque chose et ça m'angoissait en fait, oui, ça m'angoissait surtout parce que ça me donnait l'impression que j'avais creusé ma propre tombe sans m'en rendre compte et que je n'avais pas de solution pour me sortir de là et en même temps, chez Zorn, il y a quelque chose qui secoue qui appelle à la liberté, cette partie de lui où il estime qu'il n'est pas assujéti aussi, qu'il veut ne pas être assujéti et puis il se débat de façon pitoyable, effroyable, contre la maladie qui lui, le submerge complètement. Donc, j'ai écrit contre Zorn, mon premier manuscrit qui n'est pas *Dans la vallée des larmes*, qui n'est pas publié, parce que je voulais aussi, plus proche de Bataille que de Zorn, en fait je voulais aussi confronter comme à propos de l'obstacle d'Edmond Jabès, tout à l'heure, me confronter à la maladie dans un face à face qu'évoquait pour moi le face à face par certains mystiques, cette sorte de ténèbres lumineuses dont parle Deny L'Aéropagite, ce désir d'essayer de regarder en face sans détourner le regard par une interprétation, une réexplication, une invention d'une causalité. Je voulais rester nu en face de la maladie, en face de l'expérience initiale et c'est ce qui me différencie de Zorn, je crois, c'est cette différence d'attitude face à .... Je voulais être encore plus pauvre que lui, je ne voulais même pas avoir le recours de l'interprétation analytique, je voulais vraiment la nudité.

— Et vous vous en moquiez de mourir ?

— Je ne suis pas sûr que je crois et que je croyais au fait que comprendre ou imaginer une causalité permettait de guérir le cancer, c'est tout le paradoxe, c'est ce qui me gêne dans l'interprétation psychosomatique des cancers, c'est pas que je me moquais de mourir, c'est, j'avais pas le choix, de toute façon, je n'étais pas maître de la situation et...

— Mais vous vous êtes préparé à mourir

— Peut-être, même si là encore je suis méfiant puisque j'étais aussi, on me donnait toujours de l'espoir, malgré tout, je ne me suis jamais trouvé, même quand on a craint que j'aie cette récurrence, je ne me suis jamais retrouvé dans une situation où on me disait il n'y a plus rien à faire, sauf au tout début, bon, mais au tout début, mais après, je ne me suis jamais retrouvé dans cette situation donc je ne sais pas du tout comment je réagisais si cela arrivait. Et j'ai vu, étant malade, d'autres patients et puis ensuite des gens qui venaient me voir, qui voulaient parler à un vétéran, j'ai vu comme chaque personne réagit avec ce qu'elle est et fait vaille que vaille avec ce qu'elle a comme outil dont je me garderais bien de donner quelque leçon que ce soit, et de dire à qui que ce soit : *prends la maladie comme une richesse ou le désastre comme une richesse parce que je ne sais pas si c'est une richesse. Dans la vallée des larmes*, c'est un titre qui est tiré d'un psaume, un psaume qui cache quelque chose et j'aime moyennement ce terme, c'est un psaume de résilience, *ceux qui passent par la vallée des larmes, la changent en source*, c'est écrit dans le psaume mais tout le monde ne peut pas forcément changer en source la vallée des larmes, ça..

— En tout cas, Patrick Autréaux, vous avez un destin. Deux ans se passent, vous écrivez dans votre dernier ouvrage qui s'intitule Soigner :

*Deux ans s'étaient écoulés depuis cette apocalypse intime. Très vite, j'ai été réélectrisé par l'ambiance des soirées à l'hôpital. Se rendre à sa garde, quand les gens rentrent chez eux, met dans un état un peu particulier. On perçoit des vibrations qui renseignent sur ce qui se passe dans les profondeurs. Il y a dans l'air une substance changeante comme une pierre météorologique et on peut prédire à la lueur des yeux, à la tension de l'air, à la manière dont les corps se meuvent et se croisent, ce que sera le pouls de la nuit. On est devenu visionnaire. Le soir de ma reprise, les crissements de la rame du métro qui ralentissait et les courants d'air chaud du tunnel m'ont mis en joie. Je **me** retrouvais. Je devais toute fois me réinventer une neutralité. Je n'étais pas intact, J'ai vite pu le constater.*

— Car lors de cette première reprise de garde aux urgences, à l'hôpital, que vous est-il arrivé, Patrick Autréaux ?

— Je suis appelé dans un service et une infirmière me demandait de voir un jeune patient qui était en stade terminal qui avait eu la même maladie que moi mais qui lui était en stade terminal et j'ai pu faire le constat que je ne pouvais pas aider ce garçon et pas même l'écouter puisqu'au fond, ce qui aide le plus les patients ou les gens en souffrance indépendamment des soins qu'on peut leur apporter par la médecine, c'est de les écouter, c'est pas de les plaindre, c'est pas de pleurer avec eux, c'est de les écouter et je n'étais même pas capable de l'écouter au fond, voilà.

— Vous êtes reparti ?

— Je suis reparti, oui, assez lamentablement, heureusement que l'infirmière était là et j'ai beaucoup médité sur ce qui s'était passé, sur cette difficulté que le métier allait de nouveau être difficile...

— On se réarme ?

— On se réarme, on se réinvente une distance puisque sans distance, il n'y a pas de soins possibles, il n'y a pas d'aide vraie, pas d'aide possible de l'autre sinon, on est dans une empathie un peu trop fusionnelle qui ne correspond qu'à votre propre souffrance en fait vous êtes rapporté à vous-même, c'est ce qui s'était passé à ce moment-là.

— Avez-vous l'impression de pratiquer la médecine de la même manière ? Avant la maladie ? Après la maladie ? D'ailleurs, vous avez hésité à reprendre la médecine ?

— Oui, j'ai hésité et puis bien plus tard, j'ai cessé d'exercer parce que j'ai cessé d'exercer aujourd'hui.

— Ah, c'est fini ?

— C'est fini

— Pourquoi ?

— En fait, en ayant repris mon travail, je constatais de plus en plus que ce que je voulais apporter, je n'arrivais pas à l'apporter par mon métier et qu'un des rêves que j'avais quand j'étais malade, c'était d'écrire au moins un livre qui apporte un tout petit peu de ce que m'avait apporté Primo Lévi pendant que j'étais malade et ça pour moi, il n'y avait que la littérature en fait, il n'y avait que cette forme de densité particulière du langage qui vient vous toucher dans un lieu de solitude où rien ne peut vous toucher sinon, ça et ça je ne pouvais pas l'apporter dans l'exercice quotidien de la psychiatrie aux urgences et donc c'est à la fois une aide plus limitée, très modeste au fond, et en même temps terriblement ambitieuse parce qu'elle dépasse, elle a le désir de dépasser les frontières que... Dont j'ai l'impression que personne ne peut les dépasser sinon les artistes.



— Dans votre livre *Soigner*, vous évoquez la mort de votre grand père et avant la mort, cette lente agonie que vous avez accompagnée et on a l'impression Patrick Autréaux que maintenant que vous avez côtoyé la mort de si près, vous pouvez non pas l'apprivoiser mais en tout cas vous en approchez et comme le dit Baudelaire : *sois sage ô ma douleur et tiens-toi plus tranquille*, et un peu, pas la faire reculer, mais la domestiquer, un peu, sans la rendre trop violente et éruptive en tout cas, c'est ce qu'on a l'impression vraiment de sentir au plus profond de nous-mêmes lecteurs, quand on lit vos pages sur votre grand père ?

— Oui, j'ai pas peur, non, ou j'ai moins peur, et j'ai pas peur d'écouter non plus, surtout, parce que je crois que les gens qui sont en fin de vie ce dont ils souffrent le plus ce comme je disais tout à l'heure, on ne les écoute pas en fait, on a plutôt tendance à leur parler, à leur dire des choses et on n'écoute pas ni ce qu'ils disent ni leur silence. C'est d'écouter aussi le silence dont je n'ai plus vraiment peur.

— Y a un côté un peu mystique chez vous, on a l'impression que vous allez peut-être vous retirer dans un couvent ?

— (rires) non ça, j'aurais voulu le faire à 17 ans, mais ça s'est transformé en une autre forme de monastère qui est l'écriture. Je ne suis pas croyant voilà, je me définirais plutôt comme agnostique donc... Je crois de temps en temps, c'est-à-dire je ne crois pas vraiment mais je crois profondément en la nécessité d'établir des liens au-delà des catégories sociales, au-delà du temps même et les livres, c'est une des seules choses qui me paraissent établir des liens qui soient des liens de grande force et à la fois durables.

— Merci infiniment Patrick Autréaux parce que vos deux livres, *Dans la vallée des larmes* et *Soigner*, sont des livres fétiches, doudous, des livres qui permettent d'éloigner l'angoisse.

— Merci à vous.